

FRONTENAC INTIME ⁽¹⁾

1652-1658

D'après les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Cette manière d'agir absolument louche, me donnait," dit-elle, "de grands soupçons"! Ce mot en dit long sur sa "candeur naïve". Ingénue! mais est-il permis de l'être encore à trente ans?

Je fais grâce au lecteur de tous les coups d'épingle de la trahison, et de l'hypocrisie; je ne lui signale que les coups de couteau, donnés dans le dos, à l'italienne.

Jamais filet d'oiseleur ne compta plus de mailles que le réseau d'intrigues, sourdes et perfides, où se débattait la fille de Gaston d'Orléans, mouche étourdie, affolée, tombée au beau milieu d'une toile d'araignée à plusieurs locataires.

Ce serait exagérer cependant de dire qu'on la bernait et la bafouait comme un pitre. Un secret pressentiment la tenait sans cesse en éveil. Non, Marie-Louise d'Orléans ne se prit jamais complètement aux gluaux les mieux tendus. Plus l'appât semblait alléchant, le sourire gracieux, la parole mielleuse et plus grandissait en elle l'impression irraisonnée du péril invisible mais réel, et d'autant plus redoutable par cela même. Les "Mémoires" sont imprégnés de cet esprit soupçonneux. Feuilletés, même distraitemment, des endroits comme ceux-ci tombent à toutes les dix pages sous vos yeux :

"La comtesse de Fiesque me paraissait agir avec moi comme une personne qui ne croyait pas que je me défiais d'elle, et elle n'avait pas tort. Je voyais ses intrigues du côté de la Flandre, où je l'aurais mise au pis. Je connaissais les sentiments que M. le Prince de Condé avait pour moi, et que personne ne

les changerait parce qu'ils étaient fondés sur la persuasion qu'il avait de m'avoir obligation de sa vie à la porte Saint-Antoine; et cela ne s'oublie jamais. Ses intrigues s'étendaient à Blois, et je m'apercevais qu'elle témoignait plus, d'affection pour les gens de Monsieur que pour moi. Quand j'en parlais à Madame de Frontenac et que je lui défendais d'avoir commerce avec elle, celle-ci me répondait: "Je ne sais ce qu'elle fait ni ce qu'elle écrit; je ne le lui demande point et elle ne m'en parle point."

"Au voyage que je fis à Chambord, me promenant à cheval dans le parc avec Son Altesse Royale (Gaston d'Orléans), il me dit: "Je ne sais si vous savez qu'Aprémont, — un affidé de la comtesse de Fiesque — va et vient de Bruxelles à Saint-Fargeau, comme l'on fait d'Orléans à Paris." Je lui dis que c'était sans ma participation, et que, pour marque de cela, il m'était venu faire des compliments de M. le prince de Condé; que j'avais fait reproche à la comtesse de Fiesque de l'avoir ainsi envoyé sans me le dire et qu'elle m'avait répondu: "Je ne savais pas qu'il y fût allé, si ce n'est pour ses affaires particulières." Son Altesse Royale témoigna être bien aise que je ne me confiasse point en elle; qu'il la connaissait pour une créature imprudente et dont la conduite ne lui plaisait pas; que je serais bien heureuse si j'en étais défaite. Je le suppliai de trouver moyen de m'en débarrasser; je lui dis qu'il le pouvait, qu'il n'avait qu'à me le faire commander par la Cour."

Que les comtesses de Fiesque et de Frontenac vinsent à jouer un faux rôle, vis-à-vis de la duchesse de

Montpensier l'événement m'en paraît sûr. Egalement clair aussi me semble le motif qui, dans les queltes incessantes du père et de la fille, leur faisait prendre le parti du premier qu'elles mettaient au courant des moindres actions de Mademoiselle. Toutes deux frivoles et mondaines, elles n'avaient qu'un seul désir, une seule ambition: reparaître avec éclat à la Cour, à la suite de la duchesse, participer à ses fêtes, y recevoir les hommages et les adulations d'une élite incomparable, unique par l'élégance de ses mœurs et de son esprit, du grand monde de Louis XIV. Telle était leur suprême convoitise.

"La Cour se divertissait comme à l'ordinaire (1655) à des bals, comédies et ballets; le Roi, qui danse fort bien, les aime extrêmement. Tout cela ne me touchait point, je songeais que j'en verrais assez à mon retour. Les comtesses de Fiesque et de Frontenac n'en étaient pas de même; rien n'égalait leur chagrin de n'être pas à toutes ces fêtes; (1), elles en faisaient sans cesse des lamentations sur un ton fort désobligeant pour moi qui m'était assez rude à souffrir, et qui les mettait, petit à petit, dans mon esprit de la manière qu'elles y sont, pour que je ne change jamais de sentiments à leur égard."

(1) "J'appris — à Saint-Cloud, — que la reine de Suède était à Fontainebleau; et comme je la devais trouver sur mon chemin, je dépêchai à la Cour qui était alors à La Fère, pour demander si le Roi trouverait bon que je la visse; qu'il était de ma dignité, quoique exilée, de ne pas visiter une princesse étrangère sans la permission du Roi. La maison de Madame de Launay-Grané — l'hôte de la Grande Mademoiselle — a une fort belle vue; il faisait clair de lune: les comtesses de Fiesque et de Frontenac faisaient de grandes lamentations lorsqu'elles regardaient Paris. Pour moi je le regardais sans aucune envie, et comme la personne du monde la plus détachée de tout!"

(1) Voir le "Journal de Françoise" du 7 octobre 1905.